

MUERTE MOSELA

D'un coup de frein brutal, Jérôme arrêta la voiture à l'un de ces arrêts d'autocar perdus en pleine campagne et signalés par ces abris de béton que nul jamais n'utilise, même quand il pleut, à cause de l'odeur. Depuis quelques minutes, une sorte de malaise l'avait pris, sur cette route qu'il croyait connaître par cœur pour l'avoir souvent parcourue, même si la dernière fois c'était il y a dix ans. Et là, tout à coup, il venait de prendre conscience de ce qui ne pouvait être qu'une erreur. De part et d'autre de la chaussée goudronnée, ce n'étaient que terres agricoles, fraîchement labourées d'un côté, prairies verdoyantes et grasses de l'autre. On se serait cru dans le bocage normand. Son souvenir était pourtant d'une toute autre nature, totalement industrielle, au sens le plus pesant et métallique du mot : à l'époque, l'usine était des deux côtés, les bâtiments reliés par des tuyaux ou une bande transporteuse donnant à la route le statut d'une voie intérieure, ce qu'elle était de fait vu le peu de passage en dehors de ceux qui travaillaient là. Non, c'était trop différent, il devait s'être trompé. Avec nervosité, il sortit de la boîte à gants la vieille carte Michelin numéro cinquante-sept qu'il avait précieusement gardée ; elle était un peu ancienne, mais on n'était pas dans le royaume des déviations à quatre voies, et elle devait faire l'affaire sur ces petites départementales.

Il avait comme prévu pris à droite au dernier rond-point, et bien vu un peu plus loin la borne du changement de département. Le repère était certes peu déterminant dans ce coin de Lorraine où l'on passe à tout bout de champ, c'est le cas de le dire, de la Moselle à sa sœur la Meurthe-etc., mais c'était tout de même une confirmation, et à force de retracer sur le papier son trajet du dernier quart d'heure, il dut admettre qu'il était bien là où il croyait être. C'est le reste du monde qui n'était plus là. À la Senelle, un peu plus tôt, au moins avait-il entrevu le cadavre d'un haut-fourneau, couché dans l'herbe sur une

petite butte, et qui s'enfonçait lentement dans la terre devant le rideau de broussailles prêt à entourer son sommeil d'un linceul de verdure. Ce n'était qu'une petite part du gigantesque creuset qui avait un jour empli le site d'étincelles et d'explosions sonores, mais c'en était quand-même une trace, qu'on semblait avoir voulu conserver pieusement. Le hasard des abandons et des démolitions, plus que la volonté des hommes, avait choisi ce fragment de tour pour en faire le dernier ossement d'un monde aussi perdu que celui des dinosaures, mais à force de persistance silencieuse, le grand cylindre rouillé était devenu un de ces monuments funéraires dont la nostalgie a besoin pour ne pas devenir désespoir, et il jouait son rôle avec la modestie de ceux qui ont simplement fait leur travail.

Ici en revanche, la désolation était totale, sans que subsiste le moindre vestige, comme si des Talibans de la rénovation paysagère étaient passés par là, éradiquant non des Bouddhas de pierre mais toutes les traces du fer et des hommes. Il n'y avait même pas de vaches dans la pâture, et le fil de fer barbelé cloué aux piquets de bois était le seul signe de vie, si on peut dire. Le message n'était sans doute pas voulu, ce siècle n'étant guère attentif au sens des ouvrages qu'il laisse derrière lui, mais pour être modeste, car on ne peut pas toujours léguer des cathédrales, le symbole était néanmoins criant : là où l'on ne produit plus rien, qu'un peu de lait vite lyophilisé, il n'y a place que pour des ruminants dûment encagés.

Jérôme venait de comprendre pourquoi depuis son retour il ne se sentait pas aussi heureux qu'il l'aurait dû. Quand il était parti, tout était déjà presque fini pourtant, et la plupart des dragons d'acier ne crachaient plus le feu créateur, tandis qu'à leurs pieds le métal en fusion avait cessé de glisser en longues flèches brûlantes sur les rouleaux du laminoir, guidé par les pinces des archanges de

la coulée, matadors obscurs dont aucun bouquet de roses ne récompensait jamais le dangereux ballet. Mais les monstres de fer étaient encore droits, défiant jour et nuit le soleil et la lune de leur silhouette orgueilleuse et sombre. Éteints, certes, mais debout. C'est aujourd'hui seulement que Jérôme percevait dans sa chair leur absence, et savait enfin ce qu'étaient devenus le cœur de fonte, le poumon de braises, les entrailles bouillonnantes de lave métallique, ventre nourricier d'une nation sans reconnaissance ni mémoire : simplement table rase. Pire, une table mal desservie, ou subsistent quelques restes auxquels nul ne touchera plus, et les bibelots décoratifs qui à l'apathie postprandiale ajoutent la tristesse propre aux musées.

À dire vrai, il s'en était douté, pour avoir vécu de l'intérieur toutes les étapes de ce qu'on nommait pudiquement le « recentrage », et n'étant pas masochiste il n'aurait pas cherché à en savoir plus s'il n'avait eu à tenir une promesse, faite un soir à une femme dont chaque matin le visage habitait en filigrane la brume qui montait des étangs sous sa fenêtre. Aline, c'était son nom, lui avait tant parlé de cette terre en effet qu'elle semblait en être la muse, et depuis qu'il était « rentré », c'est le mot qui lui venait naturellement, elle était plus présente à son esprit qu'elle ne l'avait été au pays du Mistral. Il la connaissait pourtant peu au fond, et quoique appréciant sa compagnie, ne l'avait jamais désirée en dépit de sa minceur blonde et de ses pommettes presque eurasiennes ; pour une fois le mot de collègue, rarement suffisant et même souvent trompeur, était l'alpha et l'oméga de leur relation. Mais il avait pris un engagement, sans que cela lui pèse car ils s'étaient découverts bien des points communs, à commencer par l'horreur du fameux vent local : si on n'est pas né là, et qu'on le découvre pour de bon au premier hiver (les échantillons d'été pour touristes ne comptent pas), on ne s'y habitue jamais, surtout quand on vient d'une région qui ne connaît pas ce genre d'éternuement cosmique. Partis chercher non pas fortune, ils n'étaient pas naïfs, mais survivés dans l'Eldorado vanté par les camelots des Ressources Humaines, nombre de Lorrains n'avaient pu le supporter, et s'étaient débattus pour « remonter » à n'importe quel prix, chômage inclus pour les plus désespérés. Venu

tard, et pas pour longtemps, Jérôme avait échappé à la version extrême de la phobie, se contentant de râler comme une vieille chèvre à chaque rafale qui, les mauvais jours, le déportait d'un bon mètre aux croisements de rues. Comme les gens du cru, il avait appris à anticiper l'effet de surprise, et maintenant il en souriait, ce qui est plus facile quand on a réussi à s'enfuir.

Il n'avait en effet pas attendu plus que le minimum contractuel pour faire valoir, comme on dit, ses droits à la préretraite, et comme il s'apprêtait à quitter définitivement cet oxymore géographique qu'était une Camargue industrielle, Aline l'avait invité à dîner chez elle pour un dernier au-revoir, dans le deux-pièces qu'elle habitait en haut d'un immeuble de Port-de-Bouc aussi dépourvu d'âme que les autres. Jérôme s'attendait à y rencontrer l'ami que la rumeur attribuait à la jeune femme, mais quand après un apéritif sans prétention était venu le moment du repas, il n'y avait toujours qu'elle et son fils pour compléter la table. Nulle ambiguïté pourtant dans la situation : la présence de l'enfant, et la fierté avec laquelle sa mère en parlait, reliant ses succès scolaires à l'hérédité paternelle jusqu'à penser, déjà, aux Grandes Écoles, éliminait toute équivoque.

Le repas avait été très simple, comme l'étaient l'appartement et son mobilier, car la maîtresse de maison ne roulait pas sur l'or en dépit de la situation prestigieuse de son amant-protecteur, au point que Jérôme avait un instant soupçonné l'absent d'ajouter la radinerie à la désinvolture. Mais il avait vite deviné qu'Aline, par horreur de passer pour une femme entretenue, ne demandait à son ami que le minimum nécessaire à l'éducation de leur fils, en lui taisant toute autre nécessité. C'était bien son genre, elle était au fond très réservée derrière le rempart de son sourire, et savait parler longuement sans rien vous apprendre d'elle. Les autres secrétaires de la Direction Sud lui reprochaient parfois cette distance, l'attribuant à tort au fait qu'elle avait été, euh... « remarquée » par le Sous-directeur Régional. La formule hypocrite n'était pas chuchotée pour cultiver la discrétion, mais au contraire pour susciter un maximum de questions, auxquelles les chipies se faisaient un délice de répondre avec force détails, pour la plupart inventés. Inutile de

dire qu'Aline n'avait pas d'amie dans ces bureaux. Quant aux hommes, ils évitaient de faire naître dans l'esprit du Chef une jalousie nuisible à leur avenir, et en dépit de sa joliesse la jeune femme se mouvait étrangement seule dans ce panier de crabes qu'est toujours un siège d'entreprise. Elle y avait gagné, ou plutôt s'était construite, une sorte d'immunité, payée par l'abandon de toute idée de carrière.

Jérôme s'était reconnu dans cette sérénité acquise malgré soi, lui qui avait été un des derniers à quitter la Lorraine pour le delta du Rhône, refusant d'abord les promotions qui au début accompagnaient les offres, avant de faire crânement fi des menaces de licenciement à peine voilées par lesquelles on « motivait » à la fin les récalcitrants. Quand la sidérurgie lorraine avait été quasi-complètement enterrée dans cette fosse sur mer qui portait si bien son nom, il s'était finalement résigné à une « mission » qui était la condition d'une convenable préretraite, se disant que le moment venu, il trouverait bien un boulot d'appoint lui permettant de vivre à nouveau chez lui tout en mettant du beurre dans autre chose que des épinards. Comme sa vie était faite, désormais, il n'avait eu pour Aline aucune des prudences de ses collègues de la comptabilité, et de son côté elle avait apprécié de croiser de temps à autre un humain qui se comportait avec naturel. C'est ainsi qu'ils avaient, au gré des temps morts qui précèdent les réunions dites de travail et en sont la seule utilité, fini par échanger souvenirs scolaires, bêtises d'étudiants, indignations d'électeurs trompés, astuces de locataires, méfiances de consommateurs, et résignations d'employés de bureau.

Mais ce soir-là, il en apprit bien plus, car elle parlait pour deux, et de façon plus personnelle et libre que d'habitude. Ce n'était pas l'effet de l'alcool, elle n'y touchait jamais même si elle avait acheté du vin pour son invité. Car les hommes, ça boit du vin, c'est du moins ce qu'on disait dans sa famille, où on avait des principes quand il s'agissait de « recevoir », selon un mot devenu désuet. Une bouteille était beaucoup pour un seul, et songeant au retour en voiture il n'avait évidemment pas fini le flacon en dépit des encouragements de son hôtesse. Mais il avait tenu à ne pas la vexer, se laissant servir généreusement, et développant tout le bien qu'il

pensait de ce brave Côte du Rhône, à grand renfort de circonlocutions œnologiques, réussissant même à placer les « arômes de sous-bois », voire de « vieux cuir », dont la mention indique le fin connaisseur, et prouve qu'on a eu raison de faire un effort.

Toujours assis dans sa voiture arrêtée devant l'abribus, les yeux fermés, il se remémorait le moment où il s'était engagé à être une sorte d'éclaireur, pour une décision encore hypothétique mais qu'on lui demandait de prendre au sérieux avec une passion qui le surprit, et qu'il comprit au fil de la soirée : le petit garçon était depuis un moment le seul lien entre Aline et celui qui avait été son amant, alors que le grand cadre supérieur – et marié – était l'unique raison qui l'avait fait venir parmi les premières dans cette Provence bodybuildée aux stéroïdes pétrochimiques. Elle était heureuse alors, et il avait fallu de longues années, pendant lesquelles l'amant n'était pas devenu compagnon, pour que petit à petit, sans que jamais elle ne se plaigne ni même y songe clairement, s'installe un doute aussi profond que secret. Certes, elle ne s'attendait pas à voir le beau Gérard divorcer de son épouse, ils en avaient parlé dès le début : il ne le pouvait, ne le voulait pas, à cause de ses autres enfants disait-il. Aline avait accepté de ne pas être « l'officielle », mais elle avait espéré ne plus être bientôt celle qu'on visite, et devenir celle avec qui on habite, peut-être même celle avec qui on vieillit sans faire de façons. Ce n'était jamais venu, et sa gaîté naturelle en avait été lentement altérée, tandis que son corps même exprimait malgré elle une déception d'autant plus destructrice qu'elle était rentrée, la faisant imperceptiblement passer de la sveltesse à la maigreur. Cela s'était fait sans les à-coups qui parfois attirent l'attention, et ni elle ni aucun de ceux qui la croisaient quotidiennement n'en avait pris conscience, tant au jour le jour cela restait invisible. Une grossesse et les effets de l'accouchement avaient en outre camouflé un moment l'évolution, en même temps qu'ils engendraient chez Aline une énergie nouvelle, car c'était une bonne mère, aussi enjouée avec le bébé qu'attentive, plus tard, envers l'écolier. Mais comme souvent, l'enfant avait été une décision fondée à la fois sur l'illusion que tout allait encore bien, et sur l'illusion inverse que ce serait un lien nouveau et fort, irréversible peut-être,

capable en tout cas de consolider ce qui ne s'était pas encore défait. Et comme toujours, ça n'avait pas marché. Gérard assumait son rôle de géniteur, mais sans guère se montrer plus présent, se limitant à l'indispensable pour ne pas dire à l'administratif. Voilà encore un enfant qui grandirait sans la complicité autour de projets partagés, qui seule accomplit la relation paternelle. Aline comme Jérôme devinaient que leur propre sort, et ce qu'il y avait de semblable dans leurs personnalités, se reproduirait ainsi une génération de plus. Mais ce n'était pas une malédiction, juste une originalité ; n'étaient-ils pas tous deux, chacun à sa façon, la preuve qu'on y survit sans gros dégâts ? C'était du moins ce qu'ils pensaient très fort.

À la fin du repas, Jérôme se sentait un peu au dessus du seuil légal, et il avait laissé se prolonger la calme soirée, renchérisant sur les souvenirs et les confidences, comptant sur le temps et le café pour revenir à la norme. Ce n'était pas tout à fait sûr, et il lui en était resté pendant le trajet une vague inquiétude qui doublant celle des radars le maintint dans cet état de culpabilité diffuse qui engendre les bons citoyens. Car la recette par laquelle les sociétés maintiennent leur cohésion varie dans sa forme mais pas dans son principe : à tout moment chacun doit se sentir en faute, le poison agissant en douceur mais irréversiblement, comme une maladie neurodégénérative, avec les mêmes résultats en termes d'autonomie. C'est sur cette pensée décourageante qu'il s'était couché, et le sommeil lui avait évité les affres de la philosophie – surtout la philosophie politique, c'est la pire : on croit encore pouvoir agir, et ça nous fait du mal.

Là, au bord de cette route à peine réveillée de temps à autre par une fourgonnette d'auto-entrepreneur, l'idée lui revenait comme un coup de poing dans l'estomac, et plutôt que s'endormir il s'ébroua d'un coup pour la chasser, sans trop se demander combien de temps il était resté ainsi à gamberger dans sa voiture arrêtée au milieu de la cambrousse, immobile derrière les vitres comme une vieille carpe dans un aquarium de ferraille. Il était temps de repartir, il n'avait plus rien à faire ici. Il continua quand-même jusqu'à Moyeuivre, parce qu'un demi-tour immédiat lui aurait semblé contraire à l'honneur, qui chez lui se nichait un peu

partout comme chez tous ceux de sa génération. Ensuite, il court-circuita le reste du périple, pour retrouver le plus vite possible l'autoroute, et rentrer chez lui sans plus rien voir du paysage.

Ce ne fut pas difficile, la saturation habituelle à l'artère obligeant à garder les yeux sur les feux stop de ceux qui vous précèdent, tandis que sur la file de gauche on remonte lentement le rideau de camions qui avance comme une colonne de chenilles processionnaires, et sent aussi mauvais. Jérôme n'en sortit qu'à hauteur de Pont-à-Mousson, pour rejoindre la petite maison, presque un cabanon si le mot avait eu un sens par ici, qu'il avait trouvée pour ne pas, tout de même, habiter à nouveau en cité : les convictions n'empêchent pas la recherche d'un peu de confort, d'autant qu'il était ici purement visuel. En effet, comme il advient de place en place dans les villages lorrains, le logis n'était pas à l'origine celui d'un propriétaire ; construit pour un ouvrier agricole sans terre, il était aussi spartiate à l'intérieur que le laissait deviner sa façade aux fenêtres étroites. Mais de l'arrière on avait vue sur la campagne, gentiment vallonnée comme il sied, et parsemée de pièces d'eau à peine frissonnantes sous de petites brises. Ce paysage-là ne laissait entrevoir ni cheminées d'usines ni hangars de brique froide, mais ici c'était de toute éternité, et n'engendrait donc pas la gêne ressentie face à la négation du passé.

Jérôme en retira suffisamment de paix pour retrouver la sérénité un instant perdue sur la petite route, d'autant que ce circuit serait le dernier, il le savait depuis l'instant fatidique. La promesse faite à l'amie était l'unique raison de ses incursions dans le pays des hauts-fourneaux et, désormais il en avait assez vu pour répondre enfin à la question que d'un lapidaire « *¿Como es el Mosela ?* » Aline lui avait rappelée la veille par SMS. L'usage humoristique de l'espagnol était entre eux une marque de complicité, née de la découverte qu'ils avaient tous deux choisi cette langue en une région, et une époque, où ce n'était pas l'usage. Ils avaient ri ensemble au souvenir des gros yeux faits par des enseignants ne comprenant pas qu'on puisse tourner le dos à Sa Majesté l'Allemand, sésame devant qui s'ouvraient, paraît-il, les portes les plus dorées de l'Orient. La décision avait fait d'eux

des originaux, presque des marginaux, des vrais car le concept n'était pas encore snob en ce temps-là. Ils avaient à cette occasion découvert une autre communauté de destin : à cause de décès précoces, l'un et l'autre n'avaient pas été élevés par leurs parents, et les oncles et tantes qui avaient remplacé ceux-ci n'avaient pas eu l'estomac de mettre un veto à leurs choix adolescents. Tous deux soupçonnaient que cette bienveillance devait plus à l'indifférence de ceux qui « après tout, ne sont pas les parents » qu'à une affection allant jusqu'au respect de leur indépendance, mais une pudeur elle aussi très régionale les avait empêchés d'aller aussi loin dans la confiance. Ce n'était d'ailleurs pas nécessaire : quand on a la même histoire, tout n'a pas besoin d'être dit pour être compris.

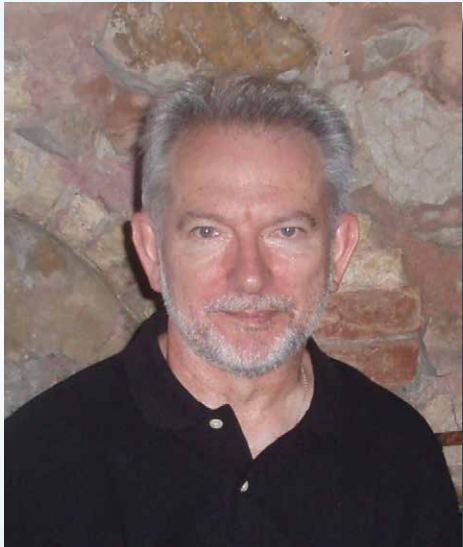
En s'appropriant à poser sur la table le téléphone qui déformait sa poche, il décida que c'était le moment d'envoyer sa réponse, avant que les tâches de son quotidien de vieux garçon ne la lui fassent sortir de la tête. Il y en avait pour deux secondes, de toute façon. Au moment de l'adieu, levant vers lui son menton pointu de petit soldat, Aline lui avait fait jurer une dernière fois, quand il donnerait des nouvelles de « là-haut », de ne rien

enjoliver et d'être sans détour, quelle que soit sa conclusion. Il avait donc promis d'être franc, et il le fut. Hélas il n'avait jamais su résister à la tentation du bon mot ; celui qui lui vint à l'esprit, se moquant de deux départements d'un coup, n'était guère charitable, ni juste, mais Jérôme était sincère en le prononçant. C'était vraiment ainsi qu'il ressentait les choses, même si le sarcasme sonnait aussi comme le cri d'un amour déçu. Alors, du bout des doigts, il tapa sur le téléphone un « *Muerte Mosela* », qui partit tel quel, sans hésitation, d'un coup de pouce qui n'était même pas un coup de tête.

Aline est morte quelques mois plus tard, comme meurent les oiseaux : sans faire de bruit, et sans qu'on sache vraiment de quoi. Faute d'amis communs, Jérôme n'en eut pas connaissance, et il n'eut jamais à se demander si d'un mot il ne l'avait pas tuée. Sans nouvelles, il cessa tout doucement de penser à la lointaine et fugace amie, et la mince ombre aux yeux cernés s'effaça aussi discrètement qu'elle avait vécu. Bientôt, il n'y eut plus personne pour parler d'elle. Ni de la sidérurgie.

Pascal TITEUX
Prix Moselly 2017





Je suis né le 8 octobre 1946, dans les Vosges, ce qui me donne 71 ans, et suis donc en retraite, après une carrière assez longue et variée dans l'éducation nationale : professeur, inspecteur départemental, directeur d'École Normale, et pour finir inspecteur d'académie, en fonction d'inspecteur pédagogique régional « Établissements et Vie Scolaire » pour l'académie de Besançon.

Formation : Philosophie et Musique (prix de piano et de musique d'ensemble du Conservatoire de Nancy), les deux étant réunis par un doctorat de philosophie, option Esthétique musicale (en 1974 la musicologie n'avait pas acquis son indépendance...).

Les contraintes d'emploi du temps de cette carrière, surtout à partir des fonctions dites « d'encadrement », ont retardé mes projets d'écriture, car il y faut un travail en continu, mais je tente de me rattraper depuis en transformant en « vrais » textes les nombreux brouillons jetés sur le papier au fil du temps. Il y a donc eu, et il y aura, d'autres écrits ; quelques nouvelles (très différentes) ont déjà été publiées à l'occasion d'autres concours, notamment aux Éditions Oléronaises, et un roman est sorti en 2015 aux Éditions Chloé des Lys *. Il a pour titre « Apocalypse No ! » et met en scène une hypothèse que je crois originale sur ce sujet pourtant rebattu : que se passerait-il si au jour dernier, les hommes disaient tout simplement : Non !, et appliquaient à la puissance divine son propre principe : ne jugez pas, et vous ne serez pas jugé ? Bien sûr, c'est perdu d'avance, mais ce peut l'être avec panache, et humour.

Mais c'est un tout autre sujet que la Lorraine, quoiqu'elle ait déjà vécu à sa manière la fin d'un monde.

Mes études ayant par ailleurs inclus la psychologie sociale (à l'Université de Nancy), mes écrits ne se bornent évidemment pas à la fiction et après divers articles publiés sur le Net, plusieurs essais sont en cours de mise en forme à partir de mes recherches en histoire des philosophies politiques, avec une attention particulière pour Jean-Jacques Rousseau et Frédéric Nietzsche, les deux n'étant nullement contradictoires.

Pascal TITEUX
Prix Moselly 2017

* Donc pas à compte d'auteur ! Je le précise car hélas les petites maisons d'édition sont souvent confondues avec cette filière, ce qui les récompense bien mal du rôle de découverte qu'elles acceptent de jouer, et que les « grandes » n'assument plus.